

Ce que vous m'avez légué

Votre voix tremble sur l'enregistrement. De trop d'alcool et de cigarettes. Sans doute parce que le corps se fait vieux. Vieux et las.

Certainement parce qu'oser dire l'indicible vous perturbe. J'écoute ces disques compactés par votre luxure. Confidences sur sillon. Vous n'avez pas osé l'oreiller, d'ailleurs jamais encore nous ne nous sommes rencontrés. Toutes ces femmes évoquées sur ce CD vous ont éreinté de leurs gémissements et de leurs cris. De leur douceur, de leur amour et de leurs jouissances. Mais aussi de leurs perfidies, de leurs dégoûts et de leur violence. À contre-jour, à contre-nuit, consignées qu'elles furent dans votre jardin trop secret qu'elles ont détesté et vous ont reproché d'avoir cerclé de barbelés. En avez-vous donc été le geôlier ou ce jardin d'effroi et de délices a-t-il été leur cheval de Troie ?

À l'heure où vos vitalités déclinent à la vitesse d'une lumière que vous aimeriez capter, vous êtes là face à

moi, arrivé de je ne sais où pour des motifs improbables et hasardeux, un livre lu, des toits et des tuiles romanes, une image océanique. Dévoilé sans précaution à une inconnue.

Incompréhensible et déconcertant. Pourquoi, moi? Je ne saurai jamais. Vous êtes là, obstiné, voilà tout... Aussi évident qu'irrationnel. Je vous observe procéder. Avec une douce insistance, vous me chassez à l'approche. Votre présence à la fois spectrale et charnelle m'arrête. Vous m'intriguez. Vous vous racontez, mais à peine, par bribes. Vous avez œuvré dans la politique, donc rien n'est simple. Je fouine, trace les empreintes de votre cheminement, celles laissées sciemment tout au long de votre vie que vous avez voulue et menée exposée.

Je reste sur ma faim, je dois identifier ce qui vous habite et vous ronge. Vous tournez en rond, c'est terriblement agaçant. Derrière vous, votre ombre se dérobe. Vous me dites vouloir désormais avouer votre clandestinité, vous débarrasser de votre couverture de composition et de ses codes sociaux, tomber ce costume de plomb qui vous écrase. La vieillesse et son cortège de déchéances vous effraient. Vous redoutez de mourir avant d'avoir pu témoigner de vos silences, de ce que vous fûtes réellement, de qui vous avez aimé follement si mal, dire aussi ce que les femmes ont fait de vous. Si loin de l'image policée affichée en trompe-l'œil.

Avez-vous tort ou raison? Les non-dits et le mensonge ont parfois la saveur de l'innocence.

J'ai besoin de vous, m'expliquez-vous, de vos mots, de votre plume. Vous ne manquez pas de finesse,

vous... vos... votre... L'intérêt affiché pour ma personne me ferait presque oublier qu'il ne s'agit pourtant que de vous-même. Votre âge avancé et l'imminence de votre fin que vous me dites pressentir me captivent. Vous évoquez la mort, je n'éluide pas votre peur. L'effroi de la mort captive toujours.

Nous sommes en phase, en parade, en observation. Qu'allons-nous faire l'un de l'autre ? Chaque matin, vous êtes là dans ma boîte de courriels, en pointillé mais omniprésent, grand, raide, dégingandé ; à tel point obsédant que je m'inspire de vous pour construire un personnage dans un manuscrit en cours d'écriture.

Je passe au crible les images glanées sur internet, un homme élégant et délicat, un sourire d'excuse, l'allure un peu voûtée sous le poids d'une charge dont vous cherchez à vous délester.

Après ces échanges par mails en yo-yo, vous vous lâchez enfin dans une note vocale, puis dans cet enregistrement sur CD que vous m'avez expédié, sur lequel vous m'entretenez de guerre des sexes, de lutte de pouvoir et de l'amour qui ne sait y échapper. Il y a de la lassitude plein votre voix, une peur à peine contrôlée dans vos élans et vos dérobades, vous cherchez une échappatoire, une porte de sortie pour y déposer votre legs.

Mais... ; enfin... ; non... ; mais... ; ces mots retenus et des silences émaillent votre confession, vous frémissiez de votre audace, vous voulez et vous ne voulez pas... *Je ne sais pas...* Des soupirs et des fausses sorties comme au théâtre. Encore captif de vous-même,

figé dans votre servitude par manque de témérité. Un teasing insupportable.

Alors je suis là moi aussi, j'attends comme une malade. Foutrement allumée. Parce qu'il me semble devoir attendre. Quoi, je ne sais pas, mais je veux tout de vous, tout ce qui vous étouffe. Je veux tout et j'aurai tout.

« Attendre » et « encore » sont les mots clefs de notre rencontre. Les mots du désir finalement. Le jeu et l'enjeu sont érotiques, dans la plus parfaite chasteté.

À votre constance répond mon avidité. Qui est la proie de l'autre? Moi, pour que vous fassiez de moi votre passeuse? Ou vous, pour que je vous capture dans mes pages?

Homme boomerang, vous êtes donc encore et toujours là, correspondant assidu, avec vos bagages si encombrés de secrets qu'ils tambourinent sur le cuir usé de votre carcasse. Et puis vous vous décidez enfin! Les vanes sont ouvertes, je reçois en avalanche vos ultimes aveux qui font de moi la voyeuse complice de vos crimes et festins d'amour, c'est sulfureux, plein de larmes, de désir, de rage et de sexe, de guerre et de la splendeur de son enfer, de passions et d'amour peut-être, de femmes et d'histoires de mano a mano porno, des histoires d'obsession de posséder, de règlements de compte, d'envies de tuer. De dénouements dans la destruction.

La confiance assez épouvantable me rend plus pressante, je veux savoir ce que vous ravalez encore, une pudeur presque un peu ridicule vue la teneur de vos révélations vous retient encore. Vous vous taisez et me frustrez à nouveau.

« Je réfléchis, je suis las » me dites-vous. Le flot déversé vous a épuisé.

Vous êtes las, ça oui, je le comprends, votre vie intime est un sacré bordel. Je reste en retrait, j'attends. Je diffère. Vous y viendrez. J'ai tout mon temps. Pas vous.

Alors bien sûr, à nouveau vous revoilà, vous revenez très vite. Comme vous reveniez toujours à ces femmes même vaincu et humilié, en rampant et en implorant.

Vous revenez pour me nourrir, vous avez ce pouvoir-là de me séduire, de susciter mon désir de vous avec vos horreurs, vous comprenez me tenir avec vos mots, à défaut de votre sexe. Vous vous excusez de cet évitement, la confrontation physique vous fait peur parce que vous répétez *être vieux et malade*.

L'amoralité de vos confidences me sidère. J'en veux encore, jusqu'à vous éviscérer. Vous avez perçu en moi cette appétence et vous ne vous en privez pas, vous m'en gavez jusqu'à ce que je régurgite. C'est justement ce que vous guettez et espérez, cette régurgitation. Vous avez besoin de moi. Pour m'engrosser de vos noirs secrets, faire de moi la mère porteuse de votre intime. Vous voulez que je mette publiquement à jour toutes vos dérives. Vous attendrez, me dites-vous, l'accouchement avec la fébrilité d'un jeune père, vous ne sauriez mourir serein sans cet abandon à la postérité de ce qui a été votre existence dissimulée.

Non pas par repentance mais par orgueil, incomparable orgueil parce que la tentante vérité révèle un homme de feu et de sang aux antipodes de votre vie privée officielle sagement raisonnée et dormante. Vous

êtes enflé de cette vie de rapine que vous pensez infiniment plus valorisante que votre parcours pourtant honorable de VIP.

Ce n'est pas mon corps que vous convoitez mais ma voix pour la mêler à la vôtre et à celle de vos amantes dans le chœur tragique de l'empire des femmes, pour rendre vie à vos jouissances, aux féroces voluptés de vos femmes ainsi qu'à vos délires et à leurs folies.

Ces femmes que vous avez voulu gouverner en croyant les aimer, (mais peut-être les avez-vous aimées) ont toutes enfoncé sans pitié leurs serres dans votre cou que vous leur abandonniez.

Vous les avez bien aimées méchantes. Cette cruauté vous exaltait. Je vais donc mettre à la lumière la vilénie et la splendeur de vos passions et celles de votre âme avant que vous ne la rendiez à Dieu. Ou à Lucifer. Mais si l'approche de la mort vous donne des envies de vous libérer l'âme, vous n'entendez pas vous repentir.

Écrivez, écrivez, il va être trop tard, vous me serinez cette injonction chaque jour. La tonalité de l'urgence me bouleverse.

Vous regardez vos mains vides, où est votre butin de guerre? Au seuil du purgatoire vous rappelez-vous leurs visages, leurs sourires et leurs rictus dans la jouissance, avez-vous sur le bout de votre langue la saveur de leur sexe, de leur redoutable entaille trouble et sanglante que vous n'avez eu cesse de vouloir creuser et faire couler de votre verge de sourcier? Que vous reste-t-il de ces femmes qui, seules, ont su qui était l'homme honorable et honoré.

Vous craignez que d'ici à votre fin elles désertent votre mémoire, que leurs empreintes sur votre corps s'estompent, ce corps dont vous avez toujours regretté le manque de sculpture et de splendeur mais à qui elles ont malgré tout donné vie, qu'elles ont fait beau sous leurs caresses et leurs morsures. Que certaines ont dompté, aussi. Tenté de castrer. Vous aimiez ça, la panique, le vertige de la castration, le sournois pouvoir des femmes à côté duquel la puissance du vôtre dans vos business n'était rien d'autre que celle du vainqueur d'une guerre des boutons.

Vous n'existez aujourd'hui que par le souvenir de ces femmes, de vos forfaits et des leurs.

Lorsque vous regardez la vitrine de votre vie expurgée de ces tendres et si cruelles guérrillas, vous ne voyez que le fantôme de vous-même et tous vos regrets bien alignés.

Le reflet de votre névrose.

Elles ont gagné ça, en vous condamnant à perpétuité à vivre à votre tour dans cette ombre en mort-vivant.

Vous demeurez planqué avec vos envies de grand air et de lumière, de grand déballage de printemps. *Faites-moi vivre, tout nu, à visage découvert*, votre voix s'étouffe, vous en trépignez mentalement alors que vous n'aspirez finalement qu'au repos et au détachement au terme d'une vie trop bien remplie par vos métiers et votre tumulte intérieur.

En osant ce strip-tease vous pensez accéder à la paix intérieure ; je vous suggère le huis clos du confessionnal

mais il vous faut le projecteur, en bon homme public que vous avez été. Votre fébrilité m'émeut, l'insensée vanité à vouloir imprimer sur du papier ce versant caché de votre vie fait de vous un condamné à mort qui grave sur la pierre aux portes de sa prison ses initiales pour se survivre. Ça me touche, les failles des hommes m'ont toujours attendrie.

En léguant votre corps à la fiction, vous ne faites don de vous, ni aux autres ni à vos amantes, mais à vous-même puisque de votre patronyme personne ne saura rien, ne devra rien savoir. Rien de mon récit ni de ces voix off à qui je redonne vie ici ne doivent vous trahir. Bientôt, sur votre tombe, sous votre nom et vos dates de vie j'irai en catimini graver les chiffres du numéro ISBN de votre véritable identité.

Prenez, prenez tout ça de moi me répétez-vous en me mettant entre les mains votre fatras. Faites de moi ce qui vous plaira. Modelez-moi.

Vos paroles sont encore celles de l'amant assujetti.

Je ne vais pas me priver, vous avez attisé le feu, je vais vous dépiauter comme un lapin, vous écorcher vif pour une ultime jouissance. Je suis votre dernière femme, c'est fini, votre temps a passé et vos amantes aussi. Celles-là mêmes qui se rappellent à votre bon souvenir sous ma plume. Oui, décidément, vous les aimiez bien cruelles et déchirées! Il y en eut de délicates et d'autres brutales, mais toutes furent des ogresses.

Les voilà en scène, vous voilà sur scène... nous y sommes du reste tous réunis, pour tirer le rideau sur le théâtre de vos désordres amoureux.